

doter le prolétariat à grande échelle d'un armement de qualité. Les Nord-Aviation SS 10, 11 et 12, guidés à vue, de 1 à 3 kilomètres de portée, ont neuf chances sur dix de venir à bout d'un char. Le Nord-Aviation Roland, sorte de bazooka anti-aérien avec tête chercheuse, fait mouche neuf fois sur dix sur un avion volant à mach 2. Les usines comme CSF, capables de fournir des talkies-walkies (elles l'ont fait en mai pour les manifestants par l'intermédiaire des travailleurs qui les occupaient), peuvent aussi produire des brouilleurs d'émissions radio et un char sans radio est un char aveugle.

Voilà un simple aperçu de ce que recèlent de richesse les ateliers, les hangars, les entrepôts, à la merci des grévistes...

Un effort d'imagination permet d'entrevoir ce qu'une élaboration stratégique sérieuse pourrait utiliser. L'armée moderne nécessite des arrières solides, une importante infrastructure, des transports, du carburant. Or, les voies ferrées sont contrôlées par le prolétariat, de même que les ports. Car la grève est partout, elle fait corps avec le pays. C'est ici qu'intervient un facteur décisif. Il suffit — et une telle « prise de grève » n'est pas chimérique — d'une trentaine de mortiers pour mettre à mal et rendre pratiquement inutilisables les principales bases d'aviation. Il suffit d'une vingtaine de bazookas et d'une cinquantaine de SS 10 pour transformer une ville en cimetière de chars. Il suffit enfin d'une centaine de Rolands (engin au maniement extrêmement élémentaire) pour rendre Paris inaccessible à l'aviation à basse altitude. Tel est le facteur nouveau. Le propre de la technique moderne, c'est que l'armement léger acquiert la supériorité sur l'armement lourd, dans tous les domaines.

Bien des indices prouvent qu'en mai la grève insurrectionnelle était possible et à moindres frais. Le gouvernement ébranlé ne savait plus où donner de la troupe. Les meilleures unités et les plus fidèles étaient concentrées sur Paris, la province restait dégarnie. Les rares CRS et gardes mobiles qui y demeuraient se contentaient de défendre les préfectures. A Toulouse, à Rouen, les manifestants, maîtres de la ville, erraient sans objectif, sans rencontrer l'obstacle du moindre uniforme. A Besançon, ils allaient même jusqu'à enfoncer la grande porte de la préfecture et trouvaient derrière, impassibles, alignés l'arme au pied, quelques centaines de CRS prêts à défendre le bâtiment mais non à s'aventurer hors de l'enceinte. Pour pallier à la pénurie d'effectifs, à Toulouse le gouvernement avait travesti en gardes mobiles des fusiliers-marins amenés à la hâte. A Carcassonne, la préfecture avait battu le rappel des gardes champêtres et des gendarmes en semi-retraite pour les vêtir d'uniformes dépareillés et disparates de gardes-mobiles. C'est cette cohorte éclectique et bigarrée qui reconquit la poste